Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 9 (1901)

Heft: 36

Artikel: Les abus de mots et les fausses équivalences en théologie

Autor: Michaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403519

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES ABUS DE MOTS

ET LES FAUSSES ÉQUIVALENCES EN THÉOLOGIE.

I.

Trois choses, dans les discussions religieuses, empêchent beaucoup de bien et font même beaucoup le mal: ce sont les jalousies et les haines de races, les jalousies et les haines de coteries, et, plus encore peut-être, les questions de mots et les fausses équivalences.

Les antipathies de races, comme les haines nationales, sont néfastes non seulement en politique et dans la vie sociale, mais aussi en matière de religion et dans la tractation des affaires ecclésiastiques. Hélas! les hommes sont partout des hommes; et partout, même jusque devant Dieu, leur Père commun, ils portent la petitesse de leur esprit et l'égoïsme de leur cœur. Aussi l'Eglise du Christ ne sera-t-elle véritablement ce qu'elle doit être que lorsqu'il n'y aura plus en elle, comme l'a dit saint Paul, « ni juif, ni grec, ni esclave, ni homme libre, ni homme, ni femme », et lorsque « tous seront un en Jésus-Christ » [1]. Mais, hélas! que nous sommes encore loin de cet état de choses!

L'esprit de coterie n'est pas moins déplorable, lorsqu'il exagère les mérites de ceux qui en ont et lorsqu'il en attribue à ceux même qui n'en ont pas; lorsqu'il exalte et divinise les plus petits hommes, du moment qu'ils sont du cénacle; lorsqu'il fait passer pour des docteurs irréfragables tels ou tels écrivains fort ordinaires, quelquefois même ignares; en un mot, lorsqu'il grandit ses amis pour se grandir lui-même, et qu'il se fabrique des idoles de sacristie pour se dispenser d'adorer le vrai Dieu et de ployer les genoux devant la vérité

[1]) *Gal.* III, 28.

démontrée. Qui pourrait dire tout le mal qu'ont fait certaines traditions d'écoles, traditions dont on s'est entiché, et qui même lorsqu'elles sont devenues évidemment erronées, vermoulues, réduites en poussière, sont encore tenues pour sacrosaintes par leurs partisans aveugles et obstinés!

La logomachie, puissance plus tyrannique encore, substitue les mots aux idées, les formules aux choses, les clichés aux raisons, et empêche la vérité d'éclairer le monde, la paix et l'accord de se faire entre les écoles et les Eglises. Si dans la vie politique et sociale le cléricalisme est l'ennemi, la logomachie l'est plus encore dans la vie intellectuelle des Eglises.

En présence d'un tel état de choses, il importe, si l'on veut le faire cesser, si l'on veut dissiper les malentendus, détruire les préjugés, préparer la paix et l'union, il importe, dis-je, de considérer que le devoir des hommes sages qui désirent être unis à la vérité, est de s'attacher plus aux idées qu'aux mots; de voir dans les idées le but, dans les mots les moyens seulement. Leur devoir est de comprendre que les mots, choses matérielles, sont toujours inférieurs aux idées, choses spirituelles; qu'il ne peut jamais, par conséquent, exister une équation complète entre l'idée et le mot qui est censé l'exprimer; qu'il faut donc n'accorder jamais à aucun mot, quel qu'il soit, une valeur absolue, mais le tenir, au contraire, pour inexact par quelque endroit et sous quelque rapport, ou tout au moins pour insuffisant; qu'au lieu de se rendre l'esclave des mots, il faut s'en rendre libre le plus possible en ne cherchant en eux que les idées qu'on a voulu exprimer par eux, et en ne leur accordant d'autre valeur que celle que les idées leur donnent clairement. Le mot n'est jamais la chose en soi; c'est l'idée seule qui peut l'être.

Plus on s'élève dans la spère des idées, surtout des idées abstraites, générales, universelles, plus il est difficile de trouver des mots pour les exprimer exactement. Or, s'il en est ainsi en métaphysique, à quelles difficultés ne faut-il pas s'attendre en théologie, lorsqu'il s'agit d'exprimer par des mots, choses matérielles et par elles-mêmes sans valeur, Dieu, l'infini, l'absolu, et les choses divines!

Donc, c'est une vérité élémentaire, primordiale, de dire qu'en théologie plus qu'ailleurs les difficultés et les périls d'inexactitude sont immenses, l'Infini, l'objet direct de la théologie,

étant à peine connu de l'esprit humain, et les mots destinés à exprimer son idée étant manifestement impuissants à remplir ce rôle convenablement.

Et cependant, d'autre part, l'histoire de la théologie et des théologiens ne montre-t-elle pas que, de fait, ce sont peut-être les théologiens qui ont commis les plus grandes imprudences de mots, employé les formules les plus absolues et les plus abusives, compromis les questions les plus graves par les obstinations les plus puériles, et cela à des époques où la plupart d'entre eux n'avaient que des connaissances insuffisantes en histoire, en philosophie, en sciences, etc. ?

Dans un tel état de choses, c'est le devoir des théologiens contemporains qui veulent relever la théologie et rendre à la religion l'éclat et la force morale qu'elle doit avoir, c'est leur devoir, dis-je, de corriger les abus de mots et les raisonnements erronés qui se sont glissés en théologie dans le cours des siècles; d'examiner toutes les questions à la lumière des idées mêmes, sans préjugé aucun et en toute impartialité, sans esprit de parti, sans vanité d'école, sans opiniâtreté individuelle. Une telle tâche exige deux choses rares: une science étendue et une sincérité parfaite. Si aucune individualité ne semble être de nos jours à la hauteur d'une telle tâche, rassurons-nous cependant: car ce qu'un seul ne peut pas, plusieurs le peuvent. En associant tous notre science et nos travaux, nous, hommes de bonne volonté, nous nous serons à nous-mêmes, mutuellement, des garanties de désintéressement, de modestie et d'inerrance.

II.

Nombreux sont les penseurs qui ont compris la nécessité de ce travail et qui l'ont signalé à la postérité comme la clef de l'avenir, comme le moyen par excellence pour dissiper les malentendus, pour démasquer les erreurs, pour remédier aux abus.

Stendhal a dit: « Rien de plus funeste qu'une fausse application des sciences; on marche alors dans l'erreur avec une raideur de persuasion bien ridicule. » Or il en est de la logique comme des sciences, et nous pouvons dire aussi: Rien de plus funeste qu'une fausse application de la logique; on marche alors dans l'erreur avec une raideur de persuasion bien ridicule.

J'entends par fausse application de la logique l'application de la logique à l'erreur, c'est-à-dire, par exemple: partir d'une idée fausse que l'on considère comme vraie, et la poursuivre logiquement jusqu'à ses conséquences les plus extrêmes. La démarche du logicien sera irréprochable en elle-même; mais, le point de départ étant faux, toute la marche même sera fausse. De même, partir d'une définition erronée ne peut conduire qu'à l'erreur, alors même qu'on raisonnerait ensuite très logiquement sur cette définition. De même, traiter comme synonymes des mots qui ne le sont pas, établir des équivalences strictes là où il n'y a que des à peu près, faire passer des analogies morales pour des équations rigoureuses, raisonner algébriquement là où le langage humain se contente de ressemblances plus ou moins éloignées, appliquer aux simples images et aux comparaisons d'usage les lois de l'identité mathématique, c'est violer d'autant plus la logique que l'application erronée qu'on fait de ses règles et de ses procédés est plus rigoureuse. C'est l'étau qui serre, non pour condenser et fortifier, mais pour broyer et détruire.

Jules Simon a remarqué que certains mots ont été, à eux seuls, de véritables événements historiques; que tel a fondé un siècle, tel autre une révolution politique, tel autre une révolution littéraire. Que n'eût-il pas dit de ceux qui ont « fondé » des révolutions religieuses!

Le président de Brosses, dans son Traité de la formation mécanique des langues (t. I, p. IV-V, 1765), a observé que «le vrai ou le faux des idées dépend, en grande partie, de la vérité ou de la fausseté des expressions, c'est-à-dire de l'exacte correspondance des premières notions contenues dans chacun des termes qu'on emploie, avec les idées nouvelles qu'on veut transmettre, ou avec les opinions qu'on veut établir. Si l'on venait à décomposer les premières idées contenues dans les expressions mises en usage pour établir un sentiment, on serait souvent surpris de trouver si peu de rapport entre ces premières idées et celles qu'on reçoit comme en étant une suite. On serait du moins étonné de la singularité du passage des unes aux autres et de la marche bizarre de l'esprit humain.»

De Brosses a ajouté avec une grande raison que nous avons une déplorable facilité à croire que les choses existent dans la nature parce qu'elles ont un nom dans la langue. «Avec

un peu d'attention, a-t-il dit, l'on reconnaîtra que dans tous les siècles la plupart des disputes dans les écoles ne roulent que sur des mots dont les choses n'existent point; quoique l'on en ait une fois donné une définition reçue, qui bien approfondie ne signifie rien et sur laquelle néanmoins on ne cesse de disserter. Il n'est donc pas étonnant que les disputes autrefois élevées sur de telles matières n'aient jamais pu prendre fin; puisqu'il n'y a point d'originaux auxquels on ait pu comparer les termes de la définition reçue, et vérifier lequel des deux partis avait tort ou raison. On peut en dire autant de ce qui a fondé quantité de dogmes et d'usages reçus parmi les nations. Le langage, dit Michaëlis, perpétue les erreurs comme les vérités: lorsqu'une fausse opinion s'est glissée soit dans la dérivation d'un terme, soit dans une phrase entière, elle s'enracine et passe à la postérité la plus reculée; elle devient un préjugé populaire; quelquefois un préjugé savant, pire que le préjugé populaire; et par malheur il y a des préjugés pires encore que les préjugés savants (p. 46-47). »

Et plus loin (p. 54), de Brosses dit encore que souvent nous mettons dans l'expression ce qui n'est pas dans la chose, et qu'ensuite nous prenons cette expression pour la réalité.

Il est certain que la fonction du mot consiste à représenter un objet ou une image par une sorte de correspondance qui tend à l'équivalence, mais qui n'est jamais une équivalence. Des idées peuvent être équivalentes entre elles; mais un mot, simple signe, ne peut jamais équivaloir à son idée, à la chose signifiée. Quand un mot outrepasse l'idée qu'il est censé exprimer, c'est qu'il n'est pas le mot propre de cette idée, et il faut impitoyablement le rejeter en le rendant à l'idée pour laquelle il est fait.

Voilà pourquoi la première condition pour s'entendre est de fixer le langage. « J'ai maintes fois éprouvé, a dit Sully Prudhomme, combien, par son élasticité et son manque de précision, le langage des philosophes favorise les écarts de leurs spéculations et suscite de malentendus entre eux, en leur permettant de ne pas placer toujours la même idée sous le même mot .... Aussi ai-je cru bon de commencer cette étude sur la curiosité et les limites du savoir par une sorte de vocabulaire ordonné et défini [1]). »

---

[1]) *Nouvelle Revue,* 15 mars 1895, p. 251.

Au Ve acte du *Joueur* de Regnard, il y a un faux marquis qui prétend dater du déluge, et que sa cousine, une simple marchande à la toilette, démasque. Elle lui rappelle que son père était un simple huissier à verge. « D'accord, réplique-t-il, mais *huissier à cheval* c'est comme *chevalier !* »

Malheureusement les fausses équivalences de ce calibre ne se trouvent pas seulement dans les cercles mondains. Elles abondent aussi parmi les théologiens. Citons quelques exemples. Je dis « quelques » exemples, parce que, pour être complet, il faudrait faire un cours complet de théologie, reprendre une à une à peu près toutes les questions qui sont restées en discussion : car, dans toutes ou presque toutes, la prédominance des mots sur les idées se fait sentir en quelque endroit ; dans toutes ou presque toutes il y a à donner de meilleures définitions des termes, de meilleures explications des choses, des élucidations plus approfondies des textes, des éclaircissements plus exacts sur tels ou tels faits, etc., etc. Donc je me borne aux points suivants.

III.

Le mot *Dieu* a été, de fait, employé pour désigner non seulement le vrai Dieu, mais encore la quantité innombrable des faux dieux, voire même des fétiches les plus grossiers ; en sorte que, comme l'a dit Bossuet, il fut un temps où tout était Dieu, excepté Dieu lui-même.

L'histoire du mot *esprit* n'est pas moins curieuse, ce mot ayant servi à désigner le vent, le souffle, l'âme, la force productrice de la pensée, la finesse de la pensée, toutes les forces supérieures à la matière, enfin Dieu lui-même, le grand Esprit, l'Esprit suprême ! Que de malentendus sont résultés de cette confusion ! Pour les mots *Dieu* et *Esprit,* il y a en chinois une foule d'expressions diverses. Les classiques confucianistes emploient le mot *Shang-Ti* pour Dieu et *Shin* pour Esprit. Le pape s'est prononcé pour le mot *Thien-chu.* « Les sociétés protestantes, a dit un journal protestant, se servent des mots *Shang-ti, Thien-chu, Shang-chu, Shin, Shinming,* et se livrent entre elles à des contestations, à des querelles qui ne peuvent que nuire à leur œuvre. »

Malheureusement ce n'est pas seulement en Chine qu'il y a des chinoiseries.

Le mot *monarchien,* considéré dans son étymologie, a signifié « partisan d'un seul principe », et a été pris par conséquent en très bonne part. Puis, de fait, il a été appliqué aux hérétiques qui, sous prétexte de mieux affirmer l'unité de Dieu, niaient les trois personnes de la Trinité.

Le mot *monothélite* a été appliqué à des chrétiens qui au fond professaient le contraire même de l'hérésie monothélite. En effet, des chrétiens, en soutenant l'unité de la volonté en Jésus-Christ, voulaient dire que le Christ est un et sans péché, qu'il n'y a en lui aucune volonté mauvaise, par conséquent une seule volonté, parfaitement sainte et divine. D'autres affirmaient l'unité de la volonté en Jésus-Christ, parce qu'ils la rattachaient psychologiquement à la personne et non à la nature, et qu'ils voulaient ainsi mieux affirmer l'unité de la personne en Jésus-Christ [1]). C'est ainsi que les mots ne désignent jamais qu'une partie des choses, et qu'ils peuvent souvent donner lieu à des méprises, par les obscurités qu'ils renferment.

Le mot *adoration,* l'un des mots les plus importants et les plus essentiels de la religion, a cependant signifié des choses diverses et donné lieu, lui aussi, à des conflits très peu religieux. Les uns lui ont fait signifier l'adoration absolue ou l'hommage suprême *(latrie, λατρεία)* envers Dieu seul; d'autres s'en sont servis pour exprimer une adoration inférieure et relative, simple vénération *(dulie)* envers les hommes et même envers les choses. C'est ainsi que, pour les premiers, on ne devait adorer que Dieu seul, et que, pour les seconds, on pouvait adorer la croix, l'arche, etc. Une partie du VIIIe siècle a été remplie par cette dispute.

Le mot *miracle* a désigné aussi des idées fort différentes, depuis l'idée d'une chose simplement admirable, étonnante, extraordinaire, jusqu'à celle d'un fait dépassant les forces de la nature humaine, et même jusqu'à celle d'une violation réelle d'une ou de plusieurs lois de la nature.

Toutefois, ce n'étaient guère là que des escarmouches en comparaison des luttes qui se sont livrées sur les mots *substance, hypostase* et *personne.*

---

[1]) Voir le *Catholique national,* 17 novembre 1894: *Les mots et le dogme,* p. 182-183.

C'est un fait que le mot *substance,* considéré étymologiquement, manque absolument de clarté et de précision, puisqu'il se borne à signifier « ce qui est dessous », *sub-stans.* Qu'est-ce que cette chose qui se tient sous les accidents, ou sous les phénomènes, ou sous les apparences? Il ne l'indique en aucune manière.

C'est un fait que, chez les théologiens des IIIe et IVe siècles, ce mot a été pris dans des sens différents, tantôt dans le sens de *nature,* tantôt dans celui de *personne.* Le mot *substantia* des Latins a son équivalent, étymologiquement, dans le mot *ὑπό-στασις* des Grecs. D'autre part, on a donné au mot grec *ὑπόστασις* le sens du mot *πρόσωπον, visage, personne.* C'est ainsi que, chez les théologiens occidentaux, le mot *hypostase* a cessé de signifier « substance et nature (*οὐσία*) », pour signifier exclusivement « personne ».

C'est un fait que, par suite de ces changements de sens, des malentendus se sont produits dans la discussion des questions trinitaires, et que le mot « consubstantiel » a été combattu, comme mot, par quelques évêques au Concile de Nicée de 325.

C'est un fait que, s'il y a eu discussion sur le *mot,* il y a eu accord sur l'*idée,* qui était claire et précise. On a voulu dire que le Logos est de même *nature* que le Père, c'est-à-dire qu'ils ont l'un et l'autre la même essence, l'essence divine, qui est une. La divinité naturelle, essentielle, du Logos et du Père, tel est le dogme qu'on a défini en employant le mot *consubstantiel,* mot qui ne signifie pas autre chose que « même nature ».

Il n'en est pas du mot *transsubstantiation* comme du mot *consubstantiel. Cum, avec,* est un terme clair; *trans, au delà,* est un terme obscur. On comprend facilement que deux êtres ou deux personnes aient la même nature; mais on ne comprend pas que de deux êtres, qui ont des substances différentes, l'un soit transsubstantié dans l'autre; que la substance de l'un cesse réellement d'exister comme telle, pour devenir réellement la substance de l'autre.

C'est un fait qu'aujourd'hui des savants traduisent le mot *substance* par *force,* et enseignent que dans la nature aucune force ne se perd, aucune force n'est détruite, mais que des forces peuvent changer de *forme* ou être *transformées.* Ils

constatent le fait de la transformation, ou le fait de deux formes qui se succèdent, mais ils ne peuvent pas en expliquer la nature.

Comment dès lors admettre que, dans l'eucharistie, les substances matérielles du pain et du vin soient détruites comme forces; qu'elles perdent matériellement leurs formes matérielles de pain et de vin; qu'elles prennent *matériellement* les formes matérielles du corps et du sang du Christ? Non seulement personne ne peut comprendre, scientifiquement, de telles suppositions, mais encore personne ne peut prouver qu'elles soient enseignées dans les paroles du Christ et des apôtres. Ceux qui le prétendent, faussent le sens de ces paroles et leur font dire ce qu'elles ne disent aucunement. Donc, non seulement la transsubstantiation physique et matérielle des transsubstantialistes romains n'est pas un dogme chrétien, mais elle est une théologie manifestement erronée. Si le mot *consubstantiel* a été admis, c'est qu'il signifiait une idée simple et claire; tandis que le mot *transsubstantiation,* qui, entendu physiquement, ne signifie que des impossibilités et des contradictions manifestes, même matérielles, ne peut être que rejeté, au nom du dogme et de la saine théologie.

Quant à ceux qui n'entendent pas ce mot dans le sens d'une transsubstantiation physique et matérielle, mais seulement dans celui d'une transsubstantiation *spirituelle,* c'est-à-dire qui enseignent que celui qui reçoit avec foi le pain et le vin consacrés, ne reçoit pas un simple pain ordinaire, un simple vin ordinaire, mais reçoit vraiment le Christ, communie vraiment à son sacrifice, à son corps immolé sur la croix, à son sang versé sur la croix pour le salut et la sanctification de l'humanité; quant à ces fidèles, dis-je, leur foi est correcte. Ayant la chose, ils ne sauraient être inquiétés, bien que le mot qu'ils emploient pour désigner la chose soit amphibologique, obscur, incompréhensible, et partant très regrettable. Aucun concile œcuménique n'ayant condamné ce mot, tolérons-le là où il désigne la vraie foi; mais condamnons-le énergiquement là où il cache l'erreur et l'hérésie.

Les Orientaux ont rejeté le mot *filioque,* parce qu'ils voyaient dans ce mot, là où il a été placé, l'enseignement de deux principes; et ils l'ont condamné et rejeté, même lorsqu'on leur a dit qu'on n'entendait nullement lui faire signifier

le dualisme en question. Nous prendrons modèle sur eux, et nous rejetterons, pour notre part, avec la même énergie, le mot *transsubstantiation,* parce qu'il signifie pour beaucoup d'esprits une doctrine grossière, erronée, manifestement destructive du dogme auguste de l'eucharistie. Les partisans spiritualistes de ce mot devront avouer, en tout cas, que n'étant enseigné ni dans l'Ecriture, ni dans aucun concile œcuménique, il ne saurait être imposé à qui que ce soit, ni par qui que ce soit.

Ce que les papistes du Concile de Rome de 1059, du IVe Concile de Latran de 1215, et du Concile de Trente enseignent sous le nom de transsubstantiation n'est que la matérialisation et la dégradation d'un des sacraments les plus augustes du christianisme. De même, en effet, que par un procédé de dégradation très nuancée et très subtile on ramène tel visage d'homme à une physionomie d'animal, ainsi, par un procédé analogue, on arrive non plus de l'homme à l'animal, mais de l'eucharistie spirituelle à la transsubstantiation matérielle.

C'est un fait que le verbe *être* n'indique pas toujours l'identité complète et substantielle entre le sujet et l'attribut. Il est même très rare qu'il soit employé pour désigner cette identité; on lui adjoint presque toujours dans ce cas un adverbe (*parfaitement, absolument,* etc.), qui exprime alors, plus que le verbe *être* lui-même, cette identité parfaite. D'ordinaire, on n'hésite pas à dire: Cet homme *est* un puits de science, cette dame *est* une étoile, cet individu *est* l'orgueil même; vous *êtes* des démons, vous *êtes* des dieux, etc. Cette dernière phrase: *dii estis,* est même tirée de l'Ecriture. Donc, on le voit, le verbe *être* est employé très souvent, non dans le sens absolu d'identité stricte et complète, mais seulement dans le sens relatif d'analogie et de similitude, surtout dans le domaine des vérités morales, spirituelles et religieuses. Aussi les transsubstantialistes matérialistes se mettent-ils, d'eux-mêmes, en dehors du langage humain et aussi en dehors du langage des Ecritures, lorsque, sans aucun motif rationnel, bien plus, au mépris de tout motif rationnel, ils affirment une identité absolue et matérielle là où la réalité spirituelle suffit.

Il importe de remarquer que, s'il est très facile d'introduire une fausse équivalence entre les mots, il est plus facile

encore d'en introduire dans les propositions et surtout dans les raisonnements: car ici l'erreur a plus de prise, le nombre des mots employés étant plus grand. Voyons la chose de près.

Il y a exactitude dans le langage, lorsqu'il y a équivalence ou convenance, dans la proposition, entre le sujet et l'attribut, et, dans le raisonnement, entre les prémisses et la conclusion. Il y a, par contre, inexactitude, erreur, si l'on affirme l'équivalence ou la convenance de deux choses ou de deux idées, et si en réalité cette équivalence ou cette convenance n'existe pas. Or, ce dernier cas est très fréquent, parce qu'il est très difficile de saisir l'exacte valeur des choses et très facile de se méprendre et de se faire illusion. La précipitation du jugement, la superficialité du coup d'œil, la légèreté de l'esprit, la tendance à se contenter paresseusement d'un à peu près et à se laisser prendre aux trompe-l'œil pour éviter tout effort, tout cela nous induit continuellement en tentation, et même en erreur. Autant dans les sciences mathématiques on est obligé de serrer les choses de près, autant, dans les sciences morales et religieuses, on se laisse aller facilement aux apparences d'exactitude, c'est-à-dire aux inexactitudes, pourvu qu'elles n'en aient pas trop l'air. On lâche et relâche non seulement l'attention et l'esprit, mais les propositions et les raisonnements eux-mêmes; et c'est ainsi que l'on commet une foule de déductions fausses, d'inductions erronées, d'argumentations forcées et exagérées; que l'on transforme les problèmes à résoudre en solutions par un artifice purement verbal; que l'on répond à la question par la question en changeant simplement les mots, comme Euler lui-même l'a fait dans son système de l'influx physique, qui n'explique absolument rien [1]).

Et ce qu'Euler a fait en philosophie, croyez-vous qu'il soit difficile à tant d'autres qui ne sont pas Euler, de le faire en théologie? Les théologiens ont pratiqué, en particulier, ce qu'ils ont appelé la tradition latente et le passage de l'implicite à

---

[1]) « En somme, la théorie de l'influx physique se réduit à dire que l'âme et le corps agissent effectivement l'un sur l'autre.... Mais dire cela, c'est poser la question, ce n'est pas la résoudre. Le fait de l'influence de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme n'est pas contesté; c'est le *comment* du fait qu'il s'agit d'expliquer.... Or, le système de l'influx physique ne propose aucune explication intelligible du comment de la communication des substances. C'est donc un système vraiment dérisoire... ». (Em. Saisset, dans le *Dict. des sciences philosophiques.)*

l'explicite. A l'aide de ces deux procédés, qui au fond n'en sont qu'un, ils ont étiré le dogme, allongé les doctrines, fait croire qu'une opinion qui n'a pris corps qu'au treizième siècle, ou même au dix-neuvième, était déjà crue d'une manière latente et implicite au premier. Ils ont pratiqué le système des équivalences en grand et en très grand, et préparé les voies à tous les arguments en caoutchouc qui se prêtent si complaisamment à toutes nos velléités et à toutes nos fantaisies. Ils ont usé et abusé à bouche que veux-tu de tous les prétendus synonymes, tout en se réservant mille réticences, mille allusions, mille sous-entendus, mille insinuations, mille pointes non formulées mais suggérées, qui donnaient à leurs prétendus synonymes des significations détournées et autres que la vraie. C'est ainsi qu'ils ont souvent dénaturé et altéré les vérités de foi par de prétendues explications, qui, tout en paraissant être des équivalences, étaient de positifs contre-sens.

En 1894, M. Goux, évêque de Versailles, pour démontrer que la tunique d'Argenteuil est bien la tunique de Jésus-Christ, a fait démontrer par deux chimistes que les globules rouges qui tachent cette tunique sont 1° des globules de sang; 2° que ce sang est bien du sang humain; 3° que ce sang est très ancien. Et de ces trois points, les ultramontains concluent que ce sang humain et très ancien est de *Jésus-Christ,* et que la tunique d'Argenteuil est bien la tunique authentique de *Jésus-Christ!* Et dire que Versailles n'est pas loin de Port-Royal, ou autrefois des solitaires ont écrit une certaine *Logique!*

Non, les jésuites, avec leurs restrictions mentales et leur art de contourner la vérité, ne raisonnent pas autrement que certains socialistes, lorsque ceux-ci, voulant en même temps désavouer et défendre les anarchistes, protestent contre les crimes de ces derniers, mais ajoutent aussitôt que ce sont des crimes politiques et que les crimes politiques sont dignes d'indulgence (et peut-être même, au fond, d'admiration). C'est ainsi qu'on établit une fausse équivalence entre le crime et la vertu, comme entre le mensonge et la piété: *pro pietate mentiri, pro libertate occidere!* C'est l'équivalence entre le bien et le mal, entre le oui et le non, en un mot l'identité des contraires!

Mais il faut que ces tours de force ou de passe-passe soient faits très habilement et qu'on ne voie pas le *moyen,* autrement dit le *truc.* Sans quoi le soi-disant miracle ne serait plus miracle!

On y met donc toutes les formes nécessaires, toutes les nuances et les sous-nuances; on n'avance qu'à petit pas, *non per saltum, sed per unum et idem,* dit-on! Tout l'art est de découvrir le *per unum et idem.*

Ceci ne rappelle-t-il pas l'aventure du personnage de Molière qui, rougissant de ses origines, ne voulait pas avouer que son père était un marchand de drap? Il le montrait comme un homme fort complaisant, qui avait du drap chez lui, et qui en cédait à ses amis et connaissances pour de l'argent. Mais quant à en vendre, non pas!... C'est ainsi qu'on escamote une difficulté et qu'on arrive à ses fins comme le chat à la souris. On a l'air d'analyser une idée ou une vérité pour en montrer les éléments constitutifs, et en réalité on la décompose pour la dénaturer et la fausser.

Comment, par exemple, les théologiens qui ont voulu établir une équivalence entre le dogme de la présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie et la théorie de la transsubstantiation matérielle, ont-ils procédé? Par de fausses équivalences. Ils ont pris comme point de départ les propositions catholiques suivantes: « Le pain après la consécration n'est plus le même qu'avant la consécration », ou « le pain consacré n'est plus un simple pain ordinaire », ou « le pain eucharistique est la communion au corps du Christ »; et ils ont tiré de ces propositions, comme équivalentes, les propositions suivantes: « le pain consacré n'est plus du pain », « la substance du pain n'existe plus du tout physiquement », « la substance physique du pain est totalement changée en la substance physique du corps du Christ»!

Ou encore, proposition vraie: « Le fidèle, qui mange dignement le pain eucharistique, ne considère pas le pain, mais seulement le Christ, le corps immolé du Christ et le sang répandu du Christ, du Christ qui est tout aux yeux de sa foi et de son amour *(mysterium fidei).* » De cette proposition, les théologiens en question ont tiré, comme équivalentes, les suivantes: « Celui qui communie reçoit la substance matérielle du corps et du sang de Jésus-Christ », « donc la substance matérielle du pain et du vin a disparu réellement », « donc elle est transsubstantiée en la substance matérielle du corps et du sang de Jésus-Christ »!

Voilà la logique qui a triomphé au moyen âge et qui

règne encore dans une quantité d'esprits! Certains sont même allés, sous l'empire de cette logique, jusqu'au stercoranisme; et il faut avouer qu'une fois la transsubstantiation susdite admise, le stercoranisme est une conséquence logique: car du moment que la digestion des éléments eucharistiques est un fait, et que ces éléments ne sont plus que la *réalité physique* du corps et du sang de Jésus-Christ jointe aux *simples apparences* du pain et du vin, il faut bien expliquer le fait de la digestion soit par la digestion des *apparences* du pain et du vin, soit par la digestion de la réalité physique du corps et du sang de Jésus-Christ. Les stercoranistes ne croyant pas à une digestion *d'apparences,* enseignent logiquement la digestion de la *réalité physique,* c'est-à-dire du corps et du sang de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'une absurdité conduit à une autre absurdité.

Au lieu de s'en tenir à la *vérité* de la communion au corps et au sang de Jésus-Christ enseignée primitivement, on a passé, sous prétexte d'équivalence, de la vérité de la communion à la vérité du corps et du sang de Jésus-Christ; puis on a substitué au mot *vérité* (ou *vraiment*) le mot *réalité* (ou *réellement*); ensuite on a remplacé le mot *réalité* (ou *réellement*) par le mot *substance* (ou *physiquement*); et de là à la *transsubstantiation physique ou matérielle,* il n'y avait plus qu'un pas.

De même, pour condamner la doctrine de la *présence spirituelle,* on a cherché à la discréditer en donnant le mot *spirituelle* comme synonyme de *mystique,* ou *figurative,* ou *symbolique,* puis comme synonyme d'*imaginaire,* d'*illusoire* et de *mensongère.*

Et c'est ainsi que, dans l'Eglise romaine, les termes employés dans l'ancienne Eglise n'ont plus suffi, et même qu'ils ont été dénaturés de leur vrai sens, et remplacés par d'autres qui ont fait dévier la doctrine et qui ont positivement faussé le dogme.

On ne saurait assez le remarquer, nous disons que les mots changent de sens; mais la vérité est que c'est nous qui changeons leur signification, en leur attribuant celle que nous voulons qu'ils aient présentement. Un lecteur ou un auditeur qui, le changement opéré et reçu, leur ferait signifier encore leur premier sens, s'induirait lui-même en erreur. Donc, quand on lit un auteur de tel siècle, il faut bien discerner le sens qu'il

a voulu faire signifier aux mots employés par lui, et non les sens que les mots avaient avant lui ou ceux qu'ils ont reçus depuis; il faut voir exactement ce qu'il a *voulu dire,* et non ce qu'il *a dit* d'après notre vocabulaire actuel ou nos usages actuels. Juger la « Somme » de Thomas d'Aquin d'après la terminologie du vingtième siècle, serait lui prêter des doctrines qui n'y sont pas; c'est à nous à connaître la terminologie scolastique du XIIIe siècle, et à voir exactement ce que cet écrivain a voulu dire. De même pour les livres soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament: il faut les interpréter selon les usages des lieux et des époques où ils ont été écrits, et non selon nos usages occidentaux du XXe siècle; il faut donc voir ce que leurs auteurs ont *voulu dire,* et on le voit par le contexte ou la comparaison des textes. Omettre cette comparaison des textes ou cette étude du contexte, et vouloir que ces textes aient signifié autrefois ce que nous leur faisons signifier aujourd'hui, c'est établir entre les mots d'autrefois et les mots d'aujourd'hui, même quand ces mots n'ont pas changé matériellement comme sons ou comme signes, c'est établir, dis-je, de fausses équivalences et commettre des contresens positifs.

IV.

Terminons par une dernière considération.

En théologie comme ailleurs, on n'a été généralement ni très difficile ni très logique dans la formation des substantifs qui indiquent les systèmes. La logique, en effet, voulait que le substantif dérivé d'un autre substantif fût formé de ce substantif même, puisque l'idée exprimée par le substantif dérivé vient de l'idée même exprimée par le premier substantif. C'est ainsi que le mot *symbolisme* a été formé logiquement du mot *symbole,* parce que c'est l'idée de symbole qui sert de germe, de substance en quelque sorte, à l'idée de symbolisme. Il en est de même des mots *origénisme, augustinisme, thomisme, scotisme, malebranchisme, comtisme,* qui dérivent directement des noms propres qui en sont l'essence même. On pourrait citer aussi *monothélisme, monophysisme,* et quelques autres; et encore a-t-on dit plutôt *monothélitisme* que *monothélisme,* et *monophysitisme* que *monophysisme.*

Mais l'immense majorité des noms de systèmes a été formée, non du substantif radical, mais de l'adjectif dérivé de

ce substantif, soit qu'il se soit agi d'un substantif commun, soit qu'il se soit agi d'un substantif propre. Au lieu de *libertéisme* ou *libertisme,* doctrine de la liberté, d'*autoritéisme* ou *autoritisme,* doctrine de l'autorité, on a dit *libéralisme* et *autoritarisme;* c'est l'adjectif *libéral* qui a servi de base et non le substantif *liberté,* comme *libertinisme* vient de l'adjectif *libertin;* de même, c'est l'adjectif *autoritaire* et non le substantif *autorité,* qui a servi de radical à *autoritarisme.* Il en est de même des mots *intellectualisme* (de *intellectuel* ou plutôt de *intellectualiste*), *sentimentalisme* (de *sentimental* ou plutôt de *sentimentaliste*), *traditionnalisme* (de *traditionnel* ou plutôt de *traditionnaliste*), *constitutionnalisme* (de *constitutionnel* ou plutôt de *constitutionnaliste*). Ce n'est pas *sacerdoce,* mais *sacerdotal* qui a formé *sacerdotalisme;* ce n'est pas *sacrement,* mais *sacramentel* ou *sacramental* qui a formé *sacramentalisme.*

Au lieu de dire *christisme* (de Christ), on a dit *christianisme* (de *christianus, chrétien*); *brahmanisme* (de *brahmane,* et non de *Brahma*); *paganisme* (de *paganus,* payen, et non de *pagus*); *alexandrinisme* (d'*alexandrin,* et non d'*Alexandrie*); *byzantinisme* (de *byzantin,* et non de *Byzance*); *scolasticisme* (de *scolasticus,* et non de *scola*); *arianisme* (d'*arianus,* et non d'*Arius*); *pélagianisme* (de *pélagien,* et non de *Pélage*); *nestorianisme* (de *nestorianus,* et non de *Nestorius*); *eutychianisme* (d'*eutychien,* et non d'*Eutychès*); *gallicanisme* (de *gallican,* et non de *Gallia*); *cartésianisme* (de *cartésien,* et non de *Descartes*); etc., etc.

Que faut-il conclure de ce fait? Deux choses: d'abord que les systèmes viennent moins des fondateurs mêmes que de leurs disciples, qui souvent ont systématisé eux-mêmes, en les généralisant et en les arrangeant, quelquefois même en les outrant, les doctrines de leurs maîtres, plus modérés et moins absolus qu'eux; que, par conséquent, la formation des systèmes est postérieure à la formation des écoles; — ensuite, que les systèmes viennent moins de la *substance* des choses que de leurs *attributs* (qualités ou défauts, propriétés ou accidents); que, par conséquent, il ne faut jamais considérer un système comme absolu et éternel; qu'il est de sa nature de se modifier et de se transformer avec le temps et le progrès des idées et des choses; enfin, que lorsque des systèmes se contredisent et lorsqu'on veut les concilier eux-mêmes (sinon leurs partisans, qui sont généralement plus absolutistes que leurs systèmes

ne sont absolus), il est sage, rationnel, nécessaire, de sortir des éléments secondaires de ces systèmes, de leurs adjectivités et de leurs accidentalités, pour entrer davantage dans leur substantialité, dans leur essence : c'est dans l'essence ou dans les essences bien perçues que se concilient les idées et les choses, et non dans leurs dérivations multiples, qui mènent souvent aux oppositions et aux contradictions, en apparence du moins.

Tel est l'ordre des choses, telle est la logique des idées. Si l'on s'y était conformé, que de disputes violentes et scandaleuses, que d'exagérations et d'erreurs auraient été évitées! que d'obstinations et d'entêtements auraient été dissipés ou refoulés! que de divisions et de malheurs auraient été épargnés aux Eglises, aux peuples, à l'humanité!

On a prétendu que les phrases ne coûtent rien. Hélas! il en est qui ont coûté beaucoup, en ce sens qu'elles ont troublé les esprits, les cœurs, les consciences, qu'elles ont répandu les ténèbres, l'erreur et la superstition. Il n'est que temps, je crois, de dénoncer hardiment les sophismes et de rendre aux mots leur véritable sens. Saint Paul s'est élevé déjà contre ceux qui retiennent la vérité captive : revelatur ira Dei de cœlo super omnem impietatem et injustitiam hominum eorum qui veritatem Dei in injustitia detinent (*Rom.* I, 18). Réunissons-nous donc tous, anciens-catholiques et chrétiens de toute dénomination, tous dévoués avant tout à la vérité, réunissons-nous pour rendre la liberté à la vérité. C'est la vérité qui nous a délivrés de Rome ; à notre tour, délivrons la vérité de cette même Rome qui cherche à l'étouffer. Que nos efforts tendent toujours, dans toutes les questions, non à subordonner les idées et les choses aux mots, mais, au contraire, à subordonner les mots aux idées et aux choses. A ceux qui ne savent pas encore en quoi consiste la vraie réforme catholique, répondons en disant qu'elle consiste premièrement à rendre la liberté aux consciences que Rome tient esclaves sous son joug, et secondement à rendre la liberté aux vérités qu'elle tient emprisonnées dans ses geôles et ses formules. Telles sont les deux espèces de chaînes que nous devons faire tomber ; œuvre sublime et divine que nous n'achèverons certainement pas, mais que nous avons du moins entreprise avec joie et que nous aurons le courage, avec la grâce de Dieu, de continuer sans défaillance. E. Michaud.